

BULLETIN D'INFORMATION

17ème année - n° 51

Avril - Juin 1999

**S
O
C
I
E
T
E
D
E
S
E
T
U
D
E
S**

**C
A
M
U
S
I
E
N
N
E
S**

Journée d'études sur *Le Premier homme* à l'Université d'Artois

Arras, 11 mars 1999.

Une journée d'études consacrée au *Premier Homme* s'est tenue le 11 mars dernier à l'Université d'Artois à l'initiative de Christian Morzewski et dans une salle bondée où nombreux et attentifs étaient les étudiantes et les étudiants.

Après qu'Yves Baudelle, au nom du Centre d'études du roman des années 1920 aux années 1950 et Francis Marcoin, au nom du Centre de recherches littéraires Imaginaire et didactique, dont ils sont les directeurs, ont présenté les enjeux de la journée, Jeanyves Guérin, professeur à l'Université de Marne la Vallée, montre comment la guerre d'Algérie est partout en filigrane du *Premier Homme*. Un fossé de méfiance sépare les deux communautés. Les uns, dont le père et la mère de Jacques Cormery, craignent des "bandits", les autres sont les descendants de ceux qu'on a refoulés, enfumés, massacrés, tels des Indiens de westerns. L'écriture narrative met en réseau trois événements sanglants, l'attentat à Alger, la mutilation d'un soldat au Maroc et l'exécution de Pirette. Parce qu'il s'appuie sur des personnages, Cormery, sa mère, l'oncle, Veillard, le roman, conformément à la vocation du genre, permet à Camus de dialogiser sa représentation de l'Algérie coloniale.

Christiane Chaulet-Achour, professeur à l'Université de Cergy-Pontoise, étudie ensuite à la figure de l'autochtone. L'écrit fictionnel et l'écrit journalistique posent les problèmes différemment. Camus parle sans cesse d'"Arabes", non d'Algériens, sauf dans deux circonstances. En face d'eux, il place des "Français", qui subissent eux aussi les mêmes fléaux, à savoir la misère et la guerre. Ainsi expose-t-il, mais en les désamorçant, les données explosives de la société coloniale. Les deux communautés, proches et séparées, partagent un même destin ; elles sont, veut-il croire, vouées à cohabiter sur la terre où elles ont leurs racines. L'histoire ne pouvait qu'en décider autrement.

Pierre Grouix, de l'École Normale Supérieure de Fontenay-Saint Cloud, s'intéresse ensuite à l'Allemagne dans *Le Premier Homme*. Elle est un canton, mieux un bras armé de cette Europe urbaine que Camus oppose à l'Afrique méditerranéenne. Elle n'a pourtant pas le monopole de la violence et de la barbarie dont le père de Jacques Cormery est la victime. Dans cette riche communication très attentive aux détails textuels, le conférencier ouvre de fructueuses perspectives, quand il aborde aussi chemin faisant les thèmes du monstre, du fer et de son âge.

Guillemette Tizon, maître de conférences à l'Université d'Artois, enfin s'attache aux livres dont s'est nourri Jacques Cormery. Les manuels scolaires et les livres de prix qu'il rapporte

sont inassimilables par les siens. Les romans-feuilletons, les films, les chansons populaires, *L'Intrépide* offrent une vision simpliste du monde dont ils se satisfont. La culture du lycée n'est pas celle du quartier pauvre.

L'après-midi commence avec la percutante communication de Jacques Chabot, professeur à l'Université de Provence, qui voit dans *Le Premier Homme* un grand livre mythique dans la tradition du XIXe siècle, qui propose un retour aux origines. Il souligne sa continuité avec les thèses de *L'Homme révolté* sa proximité avec la *Note conjointe*. "L'anonyme, écrit Péguy, est son patronyme". Les pauvres n'ont pas d'histoire. Leur seule mémoire n'est pas faite de souvenirs, elle est mythique, c'est en cela qu'elle se dresse contre l'Histoire des savants et des idéologues progressistes. Elle comporte une morale : "Il y a des choses, dit le père, qu'un homme ne fait pas". La grand-mère, de même, n'a qu'une idée : il faut tenir le coup.

Colette Camelin, professeur à l'IUFM de Lille, revient ensuite sur l'évocation indirecte de la première guerre mondiale, qui fut la guerre du père. Si le livre avait été achevé, la seconde, on le sait, aurait été celle de Jacques Cormery, qui aurait été résistant. Elle souligne l'importance du thème des corps irréversiblement mutilés, suggère que, pour Camus, le dogmatisme idéologique poursuit la guerre par d'autres moyens et propose de fructueux rapprochements avec *Barrage contre le Pacifique* et *Ceux de 14*.

Après une étude narratologique et stylistique de Brigitte Buffard-Moret, maître de conférences à l'Université d'Artois, qui montre comment la mémoire du cœur s'interdit un lyrisme trop facile, Christian Morzewski, maître de conférences à l'université d'Artois, propose enfin une intéressante communication éclairée par une étude du sociologue britannique Haggart. Jacques Cormery ne se sent pas mal né, il ne sent pas obligé de construire l'affabulation compensatoire d'un roman familial, car loin de chercher à renier ses origines, il a honte d'en avoir un jour eu honte. Et le conférencier de confronter *Le Premier Homme* avec *Antoine Bloyé*, *La Statue de sel* et *La Place*, trois récits évoquant la névrose de classe.

Les huit communications de cette journée, dont on aura compris qu'elles se font écho, manifestent et la vitalité des jeunes Universités et l'émergence de nouveaux chercheurs, elles paraîtront dès juin prochain dans le n° 27 de la revue *Roman 20-50*¹¹.

Jeanyves Guérin

¹¹ L'exemplaire de la revue pourra être obtenu moyennant l'envoi d'un chèque de 76 francs adressé à la Société "Roman 20/50" (41 rue Béranger 59000 Lille).

Prochains colloques.

Du 17 au 19 septembre 1999 se tiendra à la Schwaben Akademie, à Irsee (près d'Augsbourg), un colloque organisé par Heinz-Robert Schlette et Markwart Herzog, dont le thème sera : *"Mein Reich ist von dieser Welt " Albert Camus' Menschenbild. Literarische und philosophische Perspektiven..*

Vendredi 17 septembre :

Heinz-Robert Schlette : Einführung in das Thema des Yagung.

Horst Wernicke : Camus' Entwurf vom brüderlichen.

Samedi 18 septembre :

Martina Yadel : Schuld oder Verhängnis? "Der Fremde" und "Der Fall"?

Sabine Dra mm :Zwischen Auflehnung und Einverständnis : Sterblichkeit und Tod bei Camus.

Brigitte Sändig : Marie, Marthe, la mère ... Camus' Frauenfiguren.

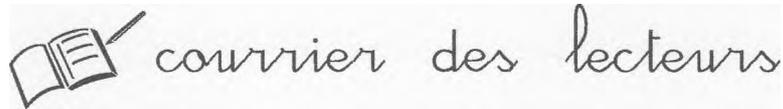
Françoise Trageser-Rebetez : Die Geschlechtsymbolik bei Camus.

Lou Marin : Der freie Mensch : Camus und die Libertären.

Dimanche 19 septembre :

Annemarie Pieper : Camus' Ethik.

Maurice Weyemberg h : Die Einheit, die Totalität und das ontologische Rätsel.



Réponse à Jean Sarocchi

Le texte de notre ami Jean Sarocchi, que publie le dernier Bulletin, est non seulement provocateur mais aussi injuste pour Camus. Oui, celui-ci a une fois pour toutes faite sienne toute une doxa de gauche pour laquelle le régime franquiste figure le mal absolu. Comment certes ne pas regretter qu'il n'ait, pas plus que Malraux, médité *Homage to Catalonia* d'Orwell, auteur qu'il aurait d'ailleurs dû rencontrer à Paris en 1945, s'il n'avait pas été alors souffrant (voir *The Essays, Journalism and Letters of George Orwell*, T. IV, p. 402) ? La gauche, c'est vrai, n'a guère lu Orwell, mais la droite n'a pas plus lu Bernanos. Chacune a perdu beaucoup à ne pas écouter la grande voix de son franc-tireur. Mais il faut aussitôt ajouter que, parmi les républicains, Camus choisit comme compagnons privilégiés les anarchistes, lesquels, à Barcelone et ailleurs, furent et les adversaires résolus et les victimes des stalinien.

Si ma santé m'avait permis d'être présent à la rencontre du Théâtre de l'Épée de bois, j'aurais essayé de montrer, texte à l'appui, que Cadix représente non seulement l'Espagne franquiste (que significativement Hannah Arendt laisse de côté) mais a aussi, et de façon sans doute plus profonde, reçu des traits de la France pétainiste, de l'Allemagne nazie et aussi de l'URSS. C'est ce qui fait de *L'État de siège* une pièce antitotalitaire et rend son signifié politique difficilement recevable en 1948. L'interpellation de Gabriel Marcel renvoie Camus du côté de la doxa et c'est dommage. Car la pièce est plus complexe que son commentaire épitextuel.

Quand Claude Vermorel, sous l'occupation, mettait en scène le procès de Jeanne d'Arc, les Anglais qui l'envoient au bûcher, figuraient aussi bien les Allemands de 1942 que les Anglais de 1531. Comme les auteurs qui ont connu l'occupation, Camus sait qu'un écrivain peut combiner, superposer plusieurs significations au risque d'être ensuite mal compris, comme le montre la précieuse étude de réception proposée par Paul F. Smets (*La Revue générale*, janvier 1999).

En jugeant son comportement "odieux" (*Actuelles*), Camus se montre-t-il inéquitable à l'égard de l'Église d'Espagne ? Jean le pense, qui reprend l'argument formulé par Claudel dans son *Ode aux martyrs* espagnols : "Seize mille prêtres, seize évêques exterminés, et pas une apostasie ! ..." Je lui opposerai, pour ma part, la réplique de Mauriac : "Claudel ferait bien d'ajouter à son poème franquiste un verset en l'honneur de Don Martin Lecuona, de Don Gervasio de Albizu, fusillés à Galarreta, près d'Hernani (Don Lecuona fut fondateur de la JOC en Euzkadi)". S'il est des chrétiens qui ont été abandonnés, ce sont bien ceux du pays basque.

J'invoquerai ensuite *Les Grands Cimetières sous la lune*, livre dont on sait à quel point il a marqué Camus (à deux reprises il cite favorablement son auteur dans *Actuelles*). A propos de l'attitude de l'Église espagnole, de la collusion des évêques, et plus généralement des élites, avec les tueurs, le chrétien Bernanos utilise le mot de "scandale" (pris dans son sens évangélique) et fait preuve d'une virulence que Camus ne se serait jamais permise, notamment quand il apostrophe ou fait parler ses dignitaires ("leurs seigneuries").

Après le massacre de Guernica, François Mauriac, Jacques Maritain, Charles Du Bos et d'autres, dont Gabriel Marcel, signent un manifeste qui commence ainsi : "La Guerre civile d'Espagne vient de prendre au pays basque un caractère particulièrement atroce (...) C'est aux catholiques, sans distinction de parti, qu'il appartient d'élever la voix les premiers pour que soit épargné au monde le massacre d'un peuple chrétien. Rien ne justifie, rien n'excuse les bombardements de villes ouvertes". Mauriac commente aussitôt sa signature dans *Le Figaro* : "Le crime en Espagne est-il d'un seul côté ? J'ai pourtant signé (...) J'ai souffert de sembler apporter de l'eau au moulin communiste. Mais un peuple chrétien gît dans le fossé, couvert de plaies. Devant son malheur, ce n'est pas faire le jeu du marxisme que de manifester au monde la profonde unité catholique". Que la propagande communiste ait instrumentalisé l'événement pour camoufler les liquidations massives de militants qu'effectuaient au même moment les sbires du Komintern, je n'en disconviens pas. Il demeure que l'aviation de l'Allemagne nazie a commis un abominable crime de guerre contre une population civile et que, pour prendre un titre de Camus (*Actuelles*), "rien n'excuse cela". Les crimes ne s'équilibrent pas, ils s'additionnent. L'écrivain, à son habitude, s'est contenté d'appeler les choses par leur nom et de nommer la "terreur".

Ce qui compte, pour lui, ce sont les faits, et ils sont massifs, non l'exploitation qu'on en peut faire. S'il ne les avait pas lus à l'époque, il avait forcément entendu parler des textes de Mauriac en 1944-1945. C'est pour faire signe qu'il a choisi de situer l'action de sa pièce non seulement en Espagne mais encore dans une ville-port située à l'opposé géographique de Bilbao.

On aura compris que je ne lis pas comme un slogan anticlérical, et encore moins antichrétien le "Chrétiens d'Espagne, vous êtes abandonnés !" C'est tout simplement le rappel d'un fait historique : les républicains espagnols et les Basques très-chrétiens ont été sacrifiés à la *Realpolitik*. Camus ayant fait le choix politique de l'antitotalitarisme n'a pas cherché à engager une polémique inutile et qui eût fait diversion. C'est en ce sens qu'il est, selon moi, un laïque vertueux.

Jeanyves Guérin
17 février 1999

Jean Pélégri se souvient

"Bien des souvenirs me rapprochent d'Albert Camus. Le fait qu'il fut mon lecteur chez Gallimard, le partage de la mer, du soleil, son dernier livre où, pour la première fois, il fait parler avec leurs mots et leurs sentiments des gens simple de l'autre race - et surtout, surtout, le souvenir de ce crépuscule de janvier 56 où il était venu prendre part à la réunion sur la trêve civile.

Comme quelques jeunes "activistes" avaient promis de troubler cette réunion, d'autres billets d'entrée furent fabriqués à la hâte par Roblès, avec une gomme marquée d'un signe et appuyée sur un encreur - mais je n'avais pu m'en procurer. J'étais donc resté dehors, sur la place du Gouvernement, et comme le mendiant de Victor Hugo qui dans sa nuit contemple par une fenêtre un banquet plein d'argenterie et de lumières, je regardais les fenêtres éclairées du *Cercle du Progrès* où peut-être, pour la dernière fois, des Algériens parlaient de trêve civile avec des Pieds-Noirs.

J'assistais de loin, d'en bas, à ce dernier banquet, et brusquement le jour a basculé dans la nuit sans transition, sans crépuscule, comme l'a souvent remarqué Camus qui en soulignait le côté poignant. A cet instant des jeunes gens, que j'avais connus au lycée, ont allumé un grand feu qui a teinté de rouge les ficus qui bordaient la place, le poitrail de bronze de la statue équestre du Duc d'Orléans, et autour de ce feu, avec des visages de haine, ils ont crié longtemps, longtemps : "*A mort Camus ! A mort Camus !*" De sorte que cette place qui m'était familière et que je traversais chaque jour pour aller au lycée, m'a paru brusquement sortir de la nuit d'un roman de Dostoïevsky. A mort Camus, à mort Camus ! Tout s'effondrait - et il ne restait de cette place que ce cri et cette flamme de haine.

Cette soirée d'Alger a été un moment important de ma vie. Et c'est ce soir-là, dans cette pénombre traversée de flamme, que je me suis senti le plus proche de Camus. Comme s'il était le frère attendu qui montre la voie. Et c'est sans doute de cette nuit que Camus s'est souvenu quand il a écrit cette terrible et douloureuse phrase : "*Frères, frères, quel goût affreux peut avoir parfois le mot de frère !*" Une phrase qui chaque fois, et malgré moi, amène des larmes.

Autre lien indirect et longtemps inconscient. Dans ma ferme natale, encore adolescent, j'avais recopié avec passion des pages entières du livre de Miguel de Unamuno *Le Sentiment tragique de la vie*. Et bien des années plus tard j'ai écrit - ici et là - que Camus, lui, a *un sentiment tragique du bonheur*. A cause de sa maladie, de cette soirée d'Alger, des avanies qu'il a dû subir de Sartre et des "intellectuels" bien pensants après la publication de son essai *L'Homme révolté*.

Ils m'ont castré, a-t-il dit pendant cette période. D'où *La Chute*, le livre de la déchirure, et d'où la renaissance avec *Le Premier homme*. D'où, enfin, cette note qui figure dans la page 182 du *Carnet III*. "La mère obligée de fuir l'Algérie finit sa vie en Provence, dans la campagne achetée pour elle par son fils, mais elle souffre d'exil. *C'est bien*, dit-elle, *mais il n'y a pas d'Arabes*. Et c'est là qu'elle meurt et qu'il comprend."

Actualité d'Albert Camus au Brésil

par Pierre Rivas.

La traduction de la biographie d'Olivier Todd, parallèlement à celle de *L'Intelligence et l'échafaud*, édité par Record, comme la biographie de Todd, réunit outre l'étude sur Madame de La Fayette, les sept *Essais critiques* augmentés encore de deux textes sur Sartre et du texte sur Melville; c'est donc une nouvelle organisation du volume et donc un autre livre, comme le souligne Joao Alexandre Barbosa dans le dossier sur notre auteur que lui consacre l'excellent magazine littéraire de São Paulo *Cuit* dans sa livraison d'août 1998 (n° 3). C'est au directeur de cette revue, Manuel da Costa Pinto, que l'on doit l'édition et la traduction de *L'Intelligence et l'échafaud*. Il publie en même temps (en portugais) *Albert Camus, un éloge de l'Essai* (Atelier Edit), travail stimulant où il s'attache à montrer la relation entre essai et roman. La première partie, «Poétique de l'essai» éclaire le genre, de sa pratique chez Montaigne et, par delà sa théorisation chez Lukacs et Adorno, à l'essai dans sa variante française classique, où «le processus de production de l'identité est homologue au processus d'invention fictionnelle». Albert Camus se situe face à la philosophie comme l'essayiste Montaigne face à la dogmatique scolastique médiévale; comme chez Pascal, comme ouverture à la subjectivité. L'essai n'est pas une variante de la philosophie, mais une forme de perception du réel qui construit un univers de représentation, proche par là du roman. *L'Étranger* est, dans cette optique, un roman de moraliste, comme toute l'oeuvre de l'auteur qui se situe entre réflexion philosophique et invention littéraire : non point un philosophe mettant en scène ses idées à travers le roman, mais un écrivain dont les théories récurrentes - «l'absurde, l'opacité du monde, l'élan de la vie et la conscience de la mort» - sont diffractées par une perception subjective qui infléchit l'oeuvre philosophique vers l'invention littéraire. «Hésitation entre fiction et réflexion», d'un héritier des moralistes français, comme Sartre le notait déjà, des *Essais* de Montaigne, des fragments de Pascal ou des aphorismes de Chamfort, tradition que Costa Pinto éclaire lumineusement dans une première partie théorique et analyse longuement dans sa seconde partie, de *L'Envers et l'endroit* à *L'Homme révolté*, dans leurs relations à l'oeuvre de fiction, où l'essai apparaît comme «point de passage entre le non-fictionnel et le fictionnel». Ce livre d'un jeune et brillant essayiste est une lecture originale d'un genre spécifiquement français jusqu'à Barthes ou Cioran et c'est, comme il le montre ici avec éclat, l'unique battement adverse d'un écrivain trop incompris malgré les gloses, dans l'unité disjonctive où la cohérence de l'oeuvre a pu paraître dilacérée entre le oui et le non, entre rigueur théorique et ferveur tellurique.

Piste de recherche :
«maternel ou matriciel»

Nadia Lang, dont nous avons signalé dans le précédent Bulletin le mémoire de maîtrise sur *Ascèse et Vérité chez Albert Camus et Simone Weil*, ouvre une piste de recherche, semble-t-il encore peu explorée, dans les termes que nous reproduisons ci-dessous :

se référant aux passages du *Premier homme* et de *L'Envers et l'endroit* où. Camus adolescent au retour de l'école trouve sa mère dans l'obscurité regardant sans l'entendre l'agitation de la rue, l'auteur poursuit

"Rien ne permet d'affirmer que cette image originelle où s'imbriquent deux regards, celui d'une femme sur l'agitation in-signifiante de la rue, et celui du fils éperdu de pitié pour sa mère, fournit l'explication de l'absurde camusien, mais tout - sens, récurrence, correspondances d'essais à romans - autorise à penser que l'absurde camusien «rejoint» dans cette image son meilleur «support de chair».

Car ce qui est donné à voir par le truchement du regard de cette mère sourde, illettrée, presque incapable d'interpréter ses perceptions visuelles, c'est, via la consciente aimante de son fils, le spectacle d'un monde privé de sens; indifférente à l'incessante variété d'une apparence sensible dont elle ne déchiffre rien, elle en révèle, à qui l'observe, l'étrangeté essentielle.

Les rares sorties au cinéma renouvellent la métaphore : elle «n'y avait rien compris». L'existence, pour celui qui la considère en état de lucidité métaphysique, n'a pas plus de rationalité qu'un film pour la mère de Camus : il s'agit toujours de la même agitation chaotique, incompréhensible, entre deux néants.

*Ainsi, à cette mère parfaitement inculte, à sa «religion visuelle», à l'ascèse involontaire de son regard, Camus devrait peut-être l'élan philosophique de toute son oeuvre. Le regard maternel aurait-il été regard matriciel? Rien n'interdit, quoi qu'il en soit, de souligner la force métaphorique de ce portait obsessionnel. Il traduit le goût de Camus «d'écrire en images plutôt qu'en raisonnements». «Les sentiments, les images, multiplient la philosophie par deux», note-t-il dans ses *Carnets* en 1942." (p.31-32)*

[On peut se procurer ce "Mémoire" pour la somme, franco de port, de 80 F., en en faisant la demande à Nadia Lang, 2 rue de la Mairie, 21310, Blagny-sur-Vingeanne]

BIBLIOGRAPHIE

Brigitte Sändig : Deux fois algérienne coloniale - Kateb Yacine : *Nedjma*, Albert Camus : *Le Premier homme*. In Elisabeth Arend et Fritz Peter Kirsch (Hrsg), *Der erwiderte Blick. Literarische Begegnungen und Konfrontation zwischen den Ländern des Maghreb, Frankreich und Okzitanien*, Würzburg 1998, S. 29-38.

Ferdinand Schumacher (Hrsg) : *Albert Camus - Der erste Mensch*. . Literarische, philosophische und religiöse Aspekte. (Beiträge der kath-sozialen Akademie Franz Hitze Haus, D-48149 Münster, Kardinal-von-Galen-Ring 50) Münster 1997-1998, 44S.

Das Heft enthält einen Aufsatz der Romanistin

Birgita Coenen-Menemeir (Univ. Münster) : "Das Mysterium der Armut. Dichtung und Wahrheit bei Albert Camus", S. 6-17; außerdem den Aufsatz des Theologen Leo Langmeyer (Paderborn) : "Das Religiöse bei Camus", S.18-44.

Birgit Kawohl : Ein Engel aus Algier. Zum Verhältnis von Hans Erich Nossack zu Albert Camus. Verlag Kletsmeier, Giessen 1997, 72 S. ISBN 3-930494-35-3.. (Das interessante Heft ist leider sehr teuer : 37. - DM).

Claudio Bereto : Albert Camus : la fede tragica, in "Mito e Fede". Studi in onore di Giorgio Penzo, a. cura di H.M. Baumgartner, F. Perrarotti, C. Scillironi. Ed. Morcelliana, Brescia, 1998, p. 41-46. ISBN 88-372-1702-1.

Giuliana Di Biase: "*L'Uomo di Rivolta* di Camus. La Polemica tra Sartre e Camus", in *Prospettiva Persona*, anno VII (Giugno 1998) n° 24, p. 29-32.

Daniel Salvatore Schiffer : *Grandeur et misère des intellectuels - Histoire critique de l'intelligentsia du XX° siècle*, Paris, éditions du Rocher, octobre 1998, 260 p., 129 F. En particulier "L'éthique de la responsabilité", p. 197-210.

Le Mythe de Sisyphe vient de paraître dans une nouvelle traduction allemande de **Vincent von Wroblewsky**, sous le titre de *Der Mythos des Sisyphos* (jusqu'ici on traduisait *von Sisyphos...*), aux éditions Rowolht, Reinbeck bei Hamburg, 1999.

Philippe Vanney a publié dans la *Bulletin d'Etudes françaises (Furansu Bunka Kenkyu)* n° 30, p. 155-189, mars 1999, Université de Dokkyo (Japon) sous le titre "Par dessus les frontières, des îlots de résistance. Camus et les Groupes de Liaison Internationale", une longue étude très documentée et argumentée sur cet épisode assez mal connu de la vie d'Albert Camus. Ph. Vanney nous a communiqué un tiré à part de son article que nous tenons éventuellement à la disposition de ceux qui seraient intéressés par sa lecture.

Pierina Lidia Moreau a publié dans la revue *Dicisran*, Buenos Aires (n°76, décembre 1998, p.43-600) un article consacré à la présence de l'Espagne dans le théâtre de Camus : "Presencia de Espana en el teatro de Albert Camus".



VU, LU, ENTENDU

Le 4 février 1999, Nantes accueillait Madame Jacqueline Lévi-Valensi à l'invitation de Monsieur Pierre Bernard-Brunet, ancien proviseur de lycée à Alger, aujourd'hui proviseur du lycée Clémenceau de Nantes*. Devant environ 600 personnes attentives, la conférencière a présenté *Noces* d'Albert Camus avec clarté, chaleur et précision, situant l'oeuvre entre *L'Envers et l'endroit* et *La Mort heureuse*, et détaillant le mouvement de chacun des quatre essais. Le public composé d'une grande part d'élèves de classes préparatoires scientifiques - *Noces* est au programme cette année - a pu apprécier le talent pédagogique et aussi l'enthousiasme communicatif de Madame Jacqueline Lévi-Valensi portée par le texte camusien et l'odeur d'une terre que plusieurs parmi les auditeurs étaient venus respirer se souvenant de leurs promenades à Tipasa. Tard dans la soirée, après la conférence, il était émouvant de les entendre répéter après Camus : «Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure.»

Jacques Ricot
professeur de philosophie au lycée Clémenceau de Nantes.

Au cours de sa saison 1998-1999, le Thalia Theater présente à Hambourg *Le Malentendu* (Das Mißverständnis) d'Albert Camus. La Première a eu lieu le 30 janvier 1999. A cette occasion, le Thalia Theater a publié, dans un très beau cahier illustré, divers textes de Camus.

Le numéro "Hors série" de Télé rama consacré à l'Algérie, Abdelkader Djemaï en une double page (70-71) intitulée "Albert Camus, passeur et conscience" s'adresse à l'écrivain sous forme de *Lettre à ...*, et Mimouna conte un émouvant et camusien "amour à Tipaza".

Dans le numéro double 24-25 de la revue Algérie Littérature/Action (Marsa éditions, 103 bd Macdonald, 75019 Paris), sous le titre "L'héritage camusien", Bouba Tabti consacre deux pages (208-209) à l'ouvrage de Christiane Chaulet-Achour paru récemment aux éditions Atlantica *Albert Camus - Alger. L'Etranger et autres récits*.

Les frais de publication du présent Bulletin ont été couverts par le cachet versé par le Lycée Clémenceau de Nantes à la S.E.C. à l'occasion de la conférence de Jacqueline Lévi-Valensi.

Aire de diffusion du Bulletin

Algérie	2		
Allemagne	11		
Angleterre	11		
Australie	2		
Belgique	5		
Corée du Nord	1		
Croatie	1		
Espagne	4		
France	150 dont :	Paris	36
		Région parisienne	27
		Province	87
Grèce	1		
Guinée	1		
Hong Kong	1		
Inde	1		
Irlande	1		
Israël	6		
Italie	9		
Japon	39		
Norvège	1		
Pologne	1		
Roumanie	4		
Suède	2		
Suisse	2		
Tunisie	1		
Turquie	1		
U.S.A.	38		

soit en tout 296 Bulletins diffusés.